

**LE HÉRISSON
ET
LE RENARD**

I

Parmi les fragments de l'œuvre du poète grec Archiloque, on trouve le vers suivant : « Le renard sait beaucoup de choses, le hérisson n'en sait qu'une seule, mais grande¹ ! » Les savants eux-mêmes n'ont pu se mettre d'accord sur l'interprétation exacte de ces mots obscurs ; ils peuvent signifier simplement que le

1. Archiloque, frag. 201, in M.L. West (éd.) *Iambi et Eligi Graeci ante Alexandrum cantati*, vol. I (Oxford, 1989). Le fragment a été conservé dans une collection de citations par le sophiste grec Zénobius (5.68), qui précise qu'on le trouve chez Archiloque et Homère - West, *op. cit.*, vol. II (Oxford, 1992), « Fragment homérique V. Puisque le mètre est iambique et non dactylique, l'attribution à Homère signifie habituellement qu'il figura dans le poème épico-comique Margitès (à présent considéré comme pseudo-homérique), probablement écrit plus tardivement que le poème d'Archiloque. Voir par exemple C.M. Bowra, «The Fox and the Hedgehog», *Classical Quarterly* 34 (1940), p. 26-29, un article révisé pour sa reprise dans *On Greek Margins* (Oxford, 1970) du même Bowra, p. 59-66, et de façon évidente inconnu de Berlin. Dans tous les cas, l'idée pourrait bien être un proverbe développé par les deux auteurs, bien que, étant donné le fréquent usage des couples animaliers chez Archiloque et la particularité de la forme métrique, il est tentant de penser qu'il fut le premier à l'utiliser.

renard, malgré toute sa ruse, est vaincu par la défense unique du hérisson. Mais, pris au figuré, on pourrait tirer de ces mots un sens plus vaste qui définirait une des différences les plus profondes qui divisent les écrivains, les penseurs et peut-être les êtres humains en général.

Car un grand abîme sépare ceux qui, d'une part, rapportent tout à une seule vision centrale, à un seul système plus ou moins exprimé et cohérent, grâce auquel ils comprennent, pensent, et sentent – un principe organisateur, unique et universel, en fonction duquel tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils disent a une signification –, et d'autre part, ceux qui poursuivent plusieurs fins, souvent sans aucun rapport entre elles, voire contradictoires, reliées (quand elles le sont) seulement *de facto*, par quelque motif psychologique ou physiologique, et non par un principe moral ou esthétique. Ceux-ci vivent, agissent, réfléchissent de manière centrifuge, plutôt que centripète ; leur pensée est éparpillée ou diffuse ; elle se meut à de nombreux niveaux, saisit l'essence d'une vaste gamme d'expériences et d'objets pour ce qu'ils sont en soi, sans chercher, ni consciemment ni inconsciemment, à les insérer dans une vision intérieure unitaire, immuable, totale, parfois contradictoire et incomplète, par moments fanatique, mais sans non plus chercher à les en exclure.

Le premier type de personnalités intellectuelles et artistiques appartient aux hérissons, le second, aux renards. Et sans insister sur une classification très rigide, nous pourrions, sans trop craindre d'être réfuté, dire que, dans ce sens, Dante appartient à la première catégorie,

Shakespeare à la seconde ; Platon, Lucrèce, Montaigne, Pascal, Hegel, Dostoïevski, Nietzsche, Ibsen, Proust sont, à des degrés variés, des hérissons. Hérodote, Aristote, Érasme, Molière, Goethe, Pouchkine, Balzac, Joyce sont des renards.

Il est évident que, comme toute classification trop simplifiée de ce genre, la dichotomie devient, si l'on y insiste trop, artificielle, scolastique, et finalement absurde. Bien qu'elle n'apporte guère d'aide à une critique sérieuse, il ne faut pas non plus la rejeter comme purement superficielle ou frivole : comme toute distinction contenant un degré de vérité, c'est un point de mire qui permet d'observer et de confronter, c'est le départ d'une recherche intéressante. Ainsi, par exemple, le contraste extrême entre Pouchkine et Dostoïevski n'offre aucun doute ; et le célèbre discours de Dostoïevski sur Pouchkine, en dépit de toute son éloquence et de toute la profondeur de ses sentiments, a rarement été tenu par un lecteur perspicace pour une lumière éclairant le génie de Pouchkine, mais plutôt celui de Dostoïevski lui-même, précisément parce qu'il représente à tort Pouchkine – un archi-renard, le plus grand du XIX^e siècle – comme semblable à Dostoïevski, qui est, bel et bien, un hérisson ; par là il transforme Pouchkine, le déforme même, en le présentant comme un prophète consacré, porteur d'un message unique et universel. Tel était, en effet, le centre de l'univers de Dostoïevski, mais combien éloigné des nombreux domaines, si variés du génie protéen de Pouchkine. Il ne serait certainement pas absurde de dire que la littérature

russe s'étend entre ces deux figures gigantesques, Pouchkine à un pôle, Dostoïevski à l'autre, et que les caractéristiques des autres écrivains russes peuvent, pour ceux qui trouvent utile ou agréable de se poser ce genre de question, être déterminées jusqu'à un certain point par rapport à ces deux grands extrêmes. La question de savoir comment Gogol, Tourgueniev, Tchekhov et Blok se situent par rapport à Pouchkine et à Dostoïevski, peut mener – ou tout au moins a mené – à une critique féconde et éclairante. Mais lorsque nous nous trouvons devant le cas du comte Léon Nikolaïevitch Tolstoï, et que nous nous demandons s'il appartient à la première catégorie ou à la seconde, s'il est un moniste ou un pluraliste, si sa vision est unitaire ou multiple, s'il est d'une seule substance ou bien composé d'éléments hétérogènes, la réponse n'est ni claire ni immédiate. Dans un certain sens, la question n'est peut-être pas entièrement pertinente : elle semble engendrer plus d'obscurité que de clarté. Pourtant, ce n'est pas un manque de connaissances qui nous fait hésiter : Tolstoï nous a parlé de lui-même, de ses opinions et de ses attitudes, plus qu'aucun autre écrivain russe, et presque plus qu'aucun écrivain européen. Son œuvre ne peut d'aucune façon être appelée obscure ; son univers n'a pas de côtés mystérieux ; ses récits sont clairs comme la lumière du jour ; il les a expliqués comme il s'est expliqué lui-même ; il les a discutés, ainsi que la méthode de leur composition, plus explicitement, avec plus de force, de bon sens et de lucidité que quiconque. Est-il un renard ou un hérisson ? Que dire ? Pourquoi

la réponse est-elle si étrangement difficile à trouver ? Ressemble-t-il à Shakespeare ou à Pouchkine, plutôt qu'à Dante ou à Dostoïevski ? Ou bien est-il totalement dissemblable de l'un comme de l'autre, et la question, dès lors absurde, ne peut-elle avoir de réponse ? Quel est l'obstacle mystérieux sur lequel notre enquête semble buter ?

Je ne me propose pas dans cet essai de formuler une réponse à cette question, puisque ceci comporterait une étude critique globale de l'art et de la pensée de Tolstoï. Je me bornerai à suggérer que la difficulté pourrait être due, du moins en partie, au fait que Tolstoï lui-même fut conscient de ce problème, et fit de son mieux pour falsifier la réponse. Je voudrais avancer l'hypothèse que Tolstoï était de nature un renard, mais que son idéal était d'être un hérisson ; que ses dons et son œuvre sont une chose, mais ses convictions, et par conséquent sa propre interprétation de son œuvre, en sont une autre. Il en résulte que ses croyances l'ont induit, ainsi que ceux qu'il a trompés par son génie de la persuasion, à une interprétation systématiquement fausse de ce que lui et d'autres faisaient, ou auraient dû faire. Personne ne peut se plaindre qu'il ait laissé ses lecteurs dans le doute sur ses vues ; ses idées à ce propos s'infiltrèrent dans tous ses écrits discursifs – Journal, paroles transcrites, essais autobiographiques et contes, traités sociaux et religieux, critiques littéraires, correspondance privée et publique. Mais le conflit entre ce qu'il était et ce qu'il croyait n'émerge nulle part aussi clairement que dans son interprétation de l'Histoire, où l'on trouve

quelques-unes de ses pages les plus brillantes et les plus paradoxales. Dans cet essai, je tenterai d'étudier ses doctrines historiques, et de considérer à la fois ses motifs et quelques-unes de leurs sources probables. En résumé, c'est une tentative pour aborder l'attitude de Tolstoï envers l'Histoire avec le sérieux qu'il exigeait de ses lecteurs, mais pour une raison un peu différente : pour expliquer la lumière qu'elle répand sur un seul homme de génie plutôt que sur le destin de toute l'humanité.